

tableaux, mais il se fâcha au dernier, non pas à cause de la musique, mais pour une erreur absurde de mise en scène qui lui laissa croire que des pierrots venaient danser autour d'un cercueil, alors qu'il s'agissait de la rencontre, à l'aube du Mercredi des Cendres, d'une troupe de masques et d'une troupe de pénitents ! Il y eut quelques cris au baisser du rideau, des critiques menacèrent et M. Rouché intimidé pria l'auteur de retirer son œuvre. Malipiero aurait dû exiger les trois représentations auxquelles il avait droit; tout se serait arrangé, mais il perdit la tête et accepta, à la grande stupeur de ses interprètes enthousiastes de l'œuvre et résolu à la défendre jusqu'au bout. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi M. Rouché, maintenant qu'il a familiarisé son public avec des œuvres autrement audacieuses, ne s'est jamais avisé de nous donner cette courte pièce si vivante et si originale.

J'espérais qu'il se serait décidé à monter *La Favola del figlio cambiato* dont le premier acte est un chef d'œuvre ou tout au moins *La Mascarade des Princesses Captives*, ballet qui a connu un long succès à la Monnaie de Bruxelles, il a préféré choisir le mimodrame *Pantea* qui date de 1917 et ne met en scène qu'un seul personnage. Il y a de belles choses dans cette partition d'un romantisme exaspéré, bien que la technique en soit assez pauvre et rude, mais ce n'est pas l'une des meilleures œuvres de Malipiero. Je dois louer la manière dont l'œuvre a été mise en scène. Des projections lumineuses accompagnent le déroulement de l'action et commentent les songes tragiques de Pantea. Malheureusement, il aurait fallu une grande interprète pour ce mimodrame. Nous avons vu une très jolie femme M<sup>lle</sup> Suria Magito se promener sur la scène, courir, gesticuler, se lever, se coucher, mais nous n'avons pas découvert une liaison quelconque entre ses gestes et la musique. Pourquoi n'avoir pas laissé Lifar régler pour Lorcía un ballet de ce genre? Il eût inventé quelque chose de magnifique ! Je suis même bien sûr que la charmante danseuse Bourgat, de l'Opéra, si intelligente et qui connaît aussi bien la classique que la rythmique eût su incarner l'héroïne de la façon la plus émouvante... Enfin, malgré cette erreur, l'œuvre a été bien accueillie et Malipiero a pu regagner l'Italie avec la conscience que le malentendu des *Sept Chansons* était enfin dissipé.

Henry PRUNIÈRES.

### ICARE, de SERGE LIFAR, à l'Opéra.

Je ne puis dire assez quelle est ma joie de voir triompher Lifar dans ses dernières productions. J'avais dès le début compris que ce merveilleux danseur devait se montrer un jour grand chorégraphe. Tout n'était pas au point dans ses premiers spectacles de l'Opéra, mais on sentait une force vive, une ardeur, une intelligence qui ne pouvaient manquer de trouver leur application. Il y eut ensuite un mauvais moment : Serge cherchait, mais ne trouvait pas... Souvent il s'égarait... Cette fois il a trouvé. Depuis *la Vie de Polichinelle*, c'est une ascension continue. *Salade*, on ne saurait trop le redire, est un chef-d'œuvre. Toute la salle de l'Opéra a crié l'autre soir qu'*Icare* en était un aussi. La fureur de quelques chorégraphes, attachés aux pratiques les plus routinières de la classique, montrait suffisamment que Lifar avait gagné la bataille.

Depuis fort longtemps, Serge Lifar se préoccupait de danser un ballet sur le thème d'Icare. A sa demande, Igor Markewitch avait écrit une partition que je ne

me lasse pas d'admirer, mais qui est, il faut le dire, trop sublime pour être matérialisée par des gestes. Lifar, instruit par l'exemple des danseurs de Bali et de Java qui dansent au son des gongs, décida de se contenter de la batterie. Il écrivit le schéma rythmique qui lui était nécessaire et le donna au chef d'orchestre Zyfer qui l'orchestra (avec les conseils, dit-on, d'un grand musicien qui ne veut pas être nommé). C'est sur cette base rythmique admirablement organisée et riche en effets émouvants et variés, que Lifar a réglé son ballet. En dehors de Dédale, rôle pantomime très stylisé, on ne voit en scène qu'Icare, quatre hommes et quatre femmes. Depuis fort longtemps nous n'avions vu d'ensembles traités de façon aussi originale et aussi plastique, mais on ne regardait que Lifar depuis son entrée en scène, sur un rythme mystérieux et poignant. Cette danse initiale presque sur place, avec ces curieuses détentes des jambes et ces mouvements des bras repliés battant l'air, conquiert l'auditoire, puis Icare s'efforce à voler. Ce ne sont plus que bonds d'une vigueur et d'une hardiesse croissante, avec des chutes étranges. On attend l'envol... et là, je dois le dire, j'espérais que Lifar aurait usé du vieux truc de machinerie du xvii<sup>e</sup> siècle et qu'à l'aide d'un fil il eût achevé son dernier bond, soulevé, emporté vers le ciel... Il dut se contenter de ses muscles d'acier !..

Après quelques belles figures du groupe extasié et inquiet, on voit tomber une aile et presque aussitôt le héros s'abat sur la scène après une dégringolade impressionnante. Là, je dois le lui dire en ami, je ne comprends plus. Il se relève et danse sa mort. Ce qu'il fait est émouvant, mais cette danse, cette pantomime après l'envol de tout à l'heure, cela diminue l'impression. Il devrait supprimer ce court passage et achever sa chute sur la pose magnifique qu'il prend en retombant pour la dernière fois, plaqué au sol.

J'ai rarement constaté à l'Opéra un enthousiasme pareil. C'était de la fureur et je ne saurais dire combien de fois Lifar a dû revenir saluer le public qui hurlait *bravo*... Nous reverrons souvent *Icare* à la rentrée et l'Opéra tient là un des plus magnifiques spectacles chorégraphiques de son répertoire... Félicitons M. Rouché d'avoir laissé carte blanche à Lifar pour monter cette belle œuvre qui fait vraiment honneur à son théâtre.

Henry PRUNIÈRES.

### LE MYSTÈRE DE LA PASSION.

L'idée de représenter un Mystère sur le Parvis Notre-Dame avec la cathédrale pour fond était magnifique, mais pour le reste, je dois avouer ma déception. Décorations franchement médiocres, alors qu'il était si facile, avec les dessins du Mystère de Valenciennes et la miniature du *Martyre de Sainte Ursule* de Fouquet, de reconstituer fidèlement les *mansions* du xv<sup>e</sup> siècle. Acteurs honorables sans plus, mise en scène inexistante. Tous ces figurants figés en groupes compacts, sans animation, sans vie... On appelle à Florence notre grand Copeau pour monter splendidement des spectacles de grande figuration et pour une fois où l'on fait à Paris quelque chose de ce genre, on va chercher le régisseur de l'Odéon ! Grande est en vérité l'imagination des dirigeants du Comité des Fêtes de Paris...

Si, comme je l'espère, on recommence dans de meilleures conditions l'an prochain, il sera indispensable d'élever une scène plus haute et de mieux régler l'emploi des hauts-parleurs. Il paraît qu'on entendait parfaitement dans toutes les places